



HAL
open science

La thésaurisation affective des objets-souvenirs : du chez-soi au musée

Véronique Dassié

► **To cite this version:**

Véronique Dassié. La thésaurisation affective des objets-souvenirs : du chez-soi au musée. CTHS. Mémoire familiale, objets et économies affectives, , pp.115-128, 2012, 1773-0899. hal-01212187

HAL Id: hal-01212187

<https://amu.hal.science/hal-01212187>

Submitted on 6 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La thésaurisation affective des objets-souvenirs : du chez-soi au musée

Véronique DASSIÉ
Docteur en ethnologie
Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain
UMR 8177, équipe LAHIC

Rapporter un souvenir de voyage, le garder chez soi parmi d'autres comme la montre héritée d'un grand-père, un bibelot reçu en cadeau ou encore la robe qu'on portait le jour de son mariage... la pratique est banale et ne semble *a priori* concerner que des individus et par conséquent des choix personnels. Le déploiement de cette mémoire matérielle dans la sphère privée laisse pourtant entrevoir une articulation du registre individuel avec le collectif. La conservation d'objets-souvenirs révèle qu'à travers la mise en forme de l'intimité domestique se joue une inscription sociale du sujet qui dépasse les considérations strictement personnelles. Aussi intimes et singuliers soient-ils, ces objets sont prédisposés à devenir des éléments du patrimoine collectif. Les musées de société regorgent en effet de ces vestiges. Après avoir reçu l'attention particulière de leurs gardiens et échappé aux disparitions qui guettent d'ordinaire les objets devenus obsolètes, ces souvenirs peuvent un jour être donnés à l'institution qui saura les préserver d'un sort plus funeste en prolongeant leur conservation. Si la sphère domestique peut à ce titre être considérée comme une « antichambre » du patrimoine, les conditions du basculement d'un objet de la sphère privée dans la sphère publique nous permettent de saisir le processus qui amène un objet ordinaire et personnel à acquérir une valeur collective.

L'analyse de ces thésaurisations ordinaires met en évidence de quelle manière un objet singulier peut devenir support d'une mémoire collective. Nous verrons que ce passage implique trois volets. Il y a en premier lieu dématérialisation symbolique de l'objet ordinaire, indispensable à sa mise en valeur affective et à sa conversion en objet sacré. Par ailleurs, son identification comme objet d'affection lui donne une dimension sociale explicitée à travers les circonstances dans lesquelles son devenir est remis en question. Enfin, l'engagement du corps dans la construction de l'attachement à l'objet renforce sa valeur patrimoniale.

Une mémoire solidifiée ?

Le lien entre des objets et la mémoire est énoncé d'emblée avec le rapprochement des termes objets et souvenirs. N'importe quel bibelot ou ustensile paraît pouvoir devenir un support de mémoire dès qu'il est considéré comme un souvenir. Ces objets ont pourtant peu suscité l'intérêt des sciences sociales jusqu'à présent, malgré une longue réflexion héritée de la philosophie de la mémoire puis plus récemment de la psychologie. Trop ordinaires pour être pris au sérieux, ils sont restés en marge des travaux menés sur la mémoire collective. Les anthropologues et les sociologues ont pourtant repéré leur aptitude à faire mémoire. Dans leurs travaux sur la mémoire familiale, Françoise Zonabend et Anne Muxel soulignent ainsi la présence de supports matériels, la première en voyant les

« strates du temps¹ » accumulées dans un intérieur aux objets hétéroclites, la seconde en assimilant les photographies à « une mémoire concrète² ». Maurice Halbwachs lui-même, père fondateur de la notion de mémoire collective, avait dès 1925 envisagé le rôle que pouvaient jouer des « points d'appuis³ » comme les garants de la mémoire d'un groupe ou tout au moins comme un « fonds commun⁴ » dans lequel puisent les membres d'une même famille.

Que ce soit en tant qu'aide-mémoire ou en tant que preuve du vécu, l'objet apparaît comme une extension palpable de la pensée. Cette capacité d'externalisation de la mémoire serait qui plus est le propre de l'homme puisque, comme l'avait déjà souligné André Leroi-Gourhan, « le fait fondamental est la libération du verbe et cette propriété unique que l'homme possède de placer la mémoire en dehors de lui-même, dans l'organisme social⁵ ». Pour autant, si André Leroi-Gourhan a envisagé la possibilité d'une « libération de la mémoire », c'est sous l'angle des traditions que reposent l'accumulation et la transmission des connaissances. Or, seul le verbe ou l'écriture en sont les supports selon lui. Il ne considère pas la culture matérielle ni les innovations techniques en tant que supports de la mémoire mais comme les conséquences de la transmission des acquis culturels.

L'articulation objet/mémoire n'est pas au cœur des perspectives anthropologiques. Elle s'impose pourtant dans le discours commun.

Considérer des objets en tant que supports de mémoire revient pour le chercheur à en faire une source potentielle pour accéder au social. Objets de recherche, ils constitueraient en même temps un matériau privilégié puisqu'accessible à l'observation directe et palpable. Cette propriété semble être un atout pour aborder la mémoire qui, prise isolément, présente l'inconvénient d'être invisible. Les objets devraient ainsi permettre de saisir à la fois une mémoire matérialisée et, grâce aux témoignages recueillis⁶ à leur sujet, un contenu mémoriel subjectif avec toutes ses fluctuations.

Une mémoire entre visible et invisible : le salon de Valérie

Rares sont les objets dotés d'une mémoire explicite et solide. Seuls certains « souvenirs », comme la bimbeloterie touristique et les photographies, annoncent d'emblée un projet mémoriel. Dans leur cas, la distance sémantique entre leur apparence et leur valeur subjective s'amenuise car, avant même d'être produits, ils sont destinés à devenir des preuves de l'expérience qu'ils fossilisent. C'est le cas d'un ensemble d'objets rapportés du Vietnam, pays natal du fils adoptif de Valérie, 34 ans : des photographies de l'orphelinat, des costumes traditionnels et des couvertures tissées, objets « bateaux » comme elle dit de l'ethnie d'origine de l'enfant, sont précieusement gardés pour que Paul « s'il en a besoin plus tard, ait un petit patrimoine de son pays », explique-t-elle. L'origine géographique et ethnique de l'enfant est mise en mémoire grâce à des objets typiques qui, à l'instar des photographies, concrétisent une réalité pour la rendre immédiatement disponible. Le décor du salon de Valérie y contribue également, avec un chapeau conique, une vitrine en paille de riz, une tenture en soie, un vase en laque rouge et un bouddha. Le partage d'une imagerie commune avec les visiteurs donne corps à l'histoire familiale (fig. 1).

1. F. Zonabend, *La mémoire longue. Temps et histoire au village*, p. 226.

2. A. Muxel, *Individu et mémoire familiale*, p. 149.

3. M. Halbwachs, *La mémoire collective*, p. 200.

4. M. Halbwachs, *Les cadres sociaux de la mémoire*, p. 152.

5. A. Leroi-Gourhan, *La mémoire et les rythmes*, tome 2 de *Le geste et la parole*, p. 34.

6. Les citations se rapportant aux personnes mentionnées dans cet article sont issues d'entretiens personnels réalisés entre 1998 et 2002.

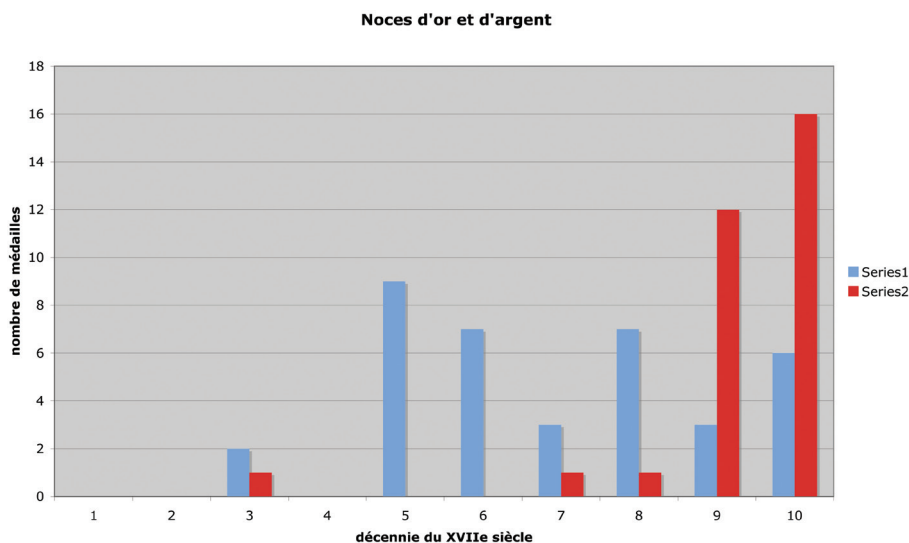


FIG. 1 – *Le salon de Valérie* © V. Dassié

De tels objets peuvent donc être immédiatement repérés comme des souvenirs. Mais c'est loin d'être toujours le cas. Pour un observateur extérieur, il est le plus souvent impossible de deviner *a priori* à quel objet est attribuée une valeur de souvenir. Celle-ci échappe à l'observation directe.

Ce qui paraît être un gage de solidité du thème de recherche s'avère ainsi être au contraire une matérialité fuyante. Aucun objet spécifique n'est en effet clairement désigné sous le terme de « souvenir ». Le plus spontanément du monde et sans le moindre étonnement, les conservateurs de souvenirs peuvent évoquer un bibelot, un bijou, une photographie, aussi bien qu'une piscine, une plante verte ou un animal. Leurs lieux de rangement sont eux-mêmes très variés : certains objets sont ostensiblement exposés dans une pièce à recevoir, d'autres cachés dans le tiroir d'une armoire de la chambre, d'autres remisés au grenier ou encore à la cave. Ils ont même parfois disparu et on ne les retrouve pas. S'il y a une évidence dans la pratique qui entoure la conservation d'objets, elle échappe toutefois à toute définition physique. Quel point commun peut justifier le regroupement de choses si dissemblables sous le même intitulé de souvenir ? La possibilité d'y voir un témoignage du passé sans doute⁷.

Chacun n'a-t-il pas d'ailleurs un souvenir à raconter à leur propos ? À travers l'histoire de ces objets, il devrait donc être possible d'accéder aux fondements de leur valeur mémorielle⁸. Or, en dehors de quelques commentaires laconiques : « ça c'est mon père », « ça c'est la première année de maternelle de mon fils », « ce plat vient du Maroc », « cette bague c'est un cadeau », leur histoire reste souvent bien imprécise. Autre paradoxe, plus les témoins sont proches de leurs objets, c'est-à-dire à même de connaître les détails de leur histoire parce qu'ils les gardent précieusement depuis leur acquisition, moins ils sont prolixes à leur sujet. Ainsi, à propos d'une robe de communion dont Simone ne s'est jamais séparée

7. J. Jamin, « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ? », p. 61.

8. Idée d'une trajectoire, d'une carrière d'objet développée par ailleurs (C. Bromberger et D. Chevallier, *Carrières d'objets* et T. Bonnot, *La vie des objets*).

malgré les aléas biographiques qui ont jalonné ses 85 ans, impossible d'avoir des détails : « Elle a pas d'histoire cette robe. Je devais faire ma première communion, mes parents m'ont amenée à Paris pour acheter la robe de communion et voilà, c'est tout », dit-elle. Le déficit de mémoire à propos d'objets appelés « souvenirs » interpelle.

L'indispensable futilité des choses : la canne de Mathieu

Si rien ne permet d'identifier des souvenirs objectivement, tous les « souvenirs » relèvent néanmoins d'une même attention absurde. À 84 ans, Alice se demande ainsi à propos d'un chausse-pied qu'elle garde depuis son enfance malgré de multiples déménagements : « Comment ai-je pu garder cet objet dont je ne me sers pas ? ! ». Mathieu, 34 ans, s'étonne aussi. Après être resté un mois sans ses meubles suite à l'achat d'une maison, le jour où les déménageurs arrivent enfin chez lui, au milieu de la nuit, son premier réflexe est de vérifier la présence d'un objet incongru, la canne de son grand-père.

Mathieu : « Ils sont arrivés à une heure du matin, de une heure à trois heures, ils ont monté la chambre. La première des choses que j'ai voulu sortir, c'est la canne, j'ai eu peur qu'elle n'arrive pas⁹. »

L'attention particulière dont bénéficient ces objets repose donc sur l'idée d'une relation plus forte que la raison et hautement affective. Or, s'ils sont éminemment précieux aux yeux de leurs détenteurs, ces objets ne sont curieusement jamais définis de manière positive. Une totale absence de qualité physique les caractérise. Leur manque de valeur fonctionnelle fait consensus : ils ne servent à rien, sont inutiles, démodés voire cassés. Mais leur inutilité n'est pas leur seul défaut puisqu'ils ne présentent pas davantage d'intérêt d'un point de vue esthétique. « Moches », « pas très beaux », « laids », « pas jolis », « horribles », « vieux », « rococos », « kitsch » ou « ringards » disent leurs propriétaires pour les qualifier. Même les bijoux, pourtant associés au registre de la parure, voient leurs attraits soustraits au regard : ils restent cantonnés dans la profondeur d'une boîte à bijoux et sont rarement portés. Quand ils le sont, ce n'est pas pour leur beauté, celle-ci n'étant reconnue qu'en tant qu'attribut superflu. Enfin, comme si l'absence de valeur fonctionnelle ou esthétique ne suffisait pas à les discréditer, leur absence de valeur marchande est également mise en avant : « ils ne valent rien », dit-on, mais « tout l'or du monde » ne suffirait pas à les échanger. Ces objets n'ont donc pas de prix.

Ainsi, la valorisation des souvenirs suppose leur absence, réelle ou fantasmée, de valeur fonctionnelle, esthétique ou marchande. Par cette « reconnaissance sociale de « défonctionnalité¹⁰ », ils se trouvent dotés d'une valeur autre, explicitement sentimentale. Privés de tous les attributs que leur matérialité leur impose, ils subissent une véritable métamorphose symbolique au terme de laquelle ils apparaissent en quelque sorte « désobjectivés¹¹ ». Élire un objet au rang de souvenir revient donc à fabriquer du rien, autrement dit des « petits riens ».

9. Entretien personnel du 13 mai 2000.

10. R. Moulin, « La genèse de la rareté artistique », p. 245.

11. O. Löfgren, « Le retour des objets ? L'étude de la culture matérielle dans l'ethnologie suédoise », p. 145.

Une mémoire collective : les armoires de Paulette

Le vide de présence matérielle des objets semble plus rempli d'affects que de mémoire. Certains, comme la robe de communion de Simone, rejoignent pourtant les réserves d'un musée. De quoi est faite alors la dimension collective qui leur vaut cette forme de commémoration publique ? Pour saisir cette mémoire, attardons-nous sur l'exemple de Paulette, ancienne professeur d'histoire qui maîtrise parfaitement les critères qui valent à un objet une dimension historique. Sa maison regorge de souvenirs et, selon elle, ces objets pourraient intéresser les générations futures : elle envisage donc à 77 ans d'en donner une partie au musée de société situé près de chez elle¹².

L'inventaire auquel elle procède lors de la visite de l'ethnologue passe d'un souvenir à l'autre. Des cols en dentelle faits à la main par Louise, sa grand-mère couturière au début du siècle, des lettres de sa mère, les vieux caleçons d'Auguste, son grand-père « paveur à la ville de Paris », les draps du trousseau de sa mère qui ont été « tissés à la main, des kilomètres de feston que vous pouvez pas vous imaginer le travail qu'il y a là-dedans », un mouchoir brodé et les lettres envoyées à son père avant son mariage durant l'hiver 1920, tout s'accumule peu à peu sur la table du salon. Fouillant son armoire, elle retrouve aussi un journal daté du 15 mars 1937 qui lui rappelle la guerre. D'une guerre à l'autre, elle retrouve un sabot du cheval de son père, Ketty, tué lors d'une fusillade en 1914. Le nom de Ketty fait aussitôt écho à un album d'images d'Épinal que Paulette lisait enfant. Les allers-retours d'une pièce à l'autre se poursuivent et quelques heures plus tard, il y a partout des objets amoncelés sur un lit, une table ou un buffet.

Dans cette maison, construite par son grand-père au début du xx^e siècle, se trouve fossilisée la mémoire d'une lignée. Mais en dépit de l'intérêt de sa gardienne pour l'histoire et de sa rigueur pour la reconstitution du passé, tout semble inexorablement appartenir à une époque ancestrale aux contours imprécis. Le « moins vieux », considéré avec une pointe de mépris, y croise « l'ancien », doté du prestige qui légitime sa conservation dans un récit où les temps du passé se télescopent régulièrement. Chaque anecdote, et avec elle chaque objet, témoigne d'un autrefois à la fois familial, local et national dont les preuves matérielles n'ont de cesse de se dérober aux recherches de leur gardienne. Les objets s'interposent alors comme autant d'importuns qui dérangent, tant par leur absence puisqu'ils remettent en cause la véracité du discours, que par leur présence source de confusions chronologiques et d'hésitations. De soupirs en soupirs, Paulette s'excuse de ne pouvoir apporter aussi vite qu'elle voudrait les preuves de l'histoire que son verbe déverse en un flot ininterrompu. Si chaque armoire est le lieu d'étonnantes découvertes prétextes à histoire, l'histoire collective s'y dilue peu à peu, au point de faire disparaître l'histoire propre aux objets eux-mêmes.

Au fil des rencontres avec Paulette, la finalité ethnographique est oubliée et nos conversations n'ont plus l'intitulé d'entretiens. Un jour, elle me dit avoir une surprise pour moi : « on va jouer à la poupée ! », annonce-t-elle le regard malicieux. Elle attrape un escabeau, l'installe devant l'armoire de sa chambre. Elle l'escalade sans hésiter, s'étire sur la pointe des pieds, les bras tendus vers le haut dans une position de déséquilibre inattendue de la part d'une vieille dame. Au milieu de sacs de vêtements et d'autres affaires « dont on ne se sert pas tous les jours », elle tire lentement un paquet soigneusement ficelé et le descend avec précaution. Sous le papier blanc qu'elle défait, il y en a un second, couleur kraft cette fois. L'écriture manuscrite de Paulette y a rédigé trois mots : « Fragile. Poupée Jacqueline ». À l'intérieur, une poupée au visage de porcelaine. Un tablier recouvre une robe et une culotte roses qui retiennent ses membres désarticulés. Ces habits ont été faits par Paulette. Dans le paquet, il y a également une culotte fendue d'un autre temps, de minuscules chaussettes blanches, une robe de satin rose, un manteau et un chapeau rose orangé, faits par sa

12. Musée de la Chemiserie et de l'élégance masculine d'Argenton-sur-Creuse.

mère. Cadeau d'anniversaire pour ses 6 ans, la poupée doit son prénom à sa meilleure amie d'alors, perdue de vue depuis longtemps. À peine déballé, le trousseau de la poupée est tout aussi soigneusement replié et Jacqueline retourne dans l'ombre. Le « jeu » est déjà terminé. Derrière le « jeu », il y a eu le partage d'une expérience biographique, chargée d'émotions, seul moyen de faire sentir à autrui le fondement d'une existence, la cohérence identitaire qui fait qu'entre l'enfant de 6 ans et la vieille dame de 77 ans il n'y a qu'une seule et même personne. Et tout cela, cette conscience de l'être, n'a pas véritablement sa place dans un musée. Cette fois, il n'est donc question ni d'une époque révolue, ni d'une technique ancestrale, ni même d'une histoire commune mais de sensations personnelles, renouvelées pour l'occasion, et dont les éléments autobiographiques, comme la poupée, ne sont pas véritablement destinés à la patrimonialisation. Ces objets n'en sont pas moins des sémiophores au sens où l'a envisagé Krzysztof Pomian, à savoir : « des objets qui n'ont point d'utilité [...] mais qui représentent l'invisible, c'est-à-dire sont dotés de signification¹³ ». Cette part invisible fonde en quelque sorte leur valeur anté-patrimoniale, plus faite d'affection que de mémoire. Se pose dès lors la question du lien de tels objets avec le patrimoine. Comment peuvent-ils devenir des éléments d'un patrimoine collectif et donc s'extraire de la sphère privée ?

Trésor et déchet : le recyclage caritatif de Gisèle

C'est au moment où leur conservation se trouve remise en cause que le devenir symbolique des objets se pose. Le plus souvent, ces objets personnels vont être donnés à une personne de l'entourage lors d'un déménagement ou d'une succession. Au moment du tri, ils oscillent entre déchet et « souvenir ». Quand l'indifférence prime, ils ne sont plus qu'objets encombrants, inutiles, bons pour la poubelle. La proximité du « petit rien » avec le déchet, comme avec le précieux, se manifeste pleinement lorsqu'il faut déplacer des objets superflus mais qu'on ne peut se résoudre à jeter. Entre trésor et déchet, la nuance devient alors extrêmement ténue. Après avoir gardé le miroir de sa grand-mère pendant plus de soixante ans, Gisèle, 61 ans, s'est ainsi finalement résolue à le jeter lors de son dernier déménagement.

Gisèle : « Oui, oui, j'ai voyagé, j'ai dû déménager, oh, une dizaine de fois, il avait suivi. Mais là, j'ai dit bon, d'ailleurs on pouvait plus le mettre au mur, le pauvre, il était devenu vraiment affreux, c'était un morceau de ferraille, mais tout abîmé, non, là, les pompons s'étaient éclaircis, de bleu, ils étaient passés à filasse, vous voyez, non, je me suis dit, ça va plus¹⁴... »

Longtemps et imperturbablement transféré d'un lieu à l'autre, le miroir est soudain devenu trop vieux, trop laid, trop encombrant.

Les tris réalisés à l'occasion d'un déménagement imposent une lutte contre cette disparition brutale. Les associations caritatives participent ainsi largement aux recyclages des souvenirs. On hésite tellement à jeter qu'on laisse ce soin à d'autres. Mais une telle décision reste difficile à prendre, elle est d'ailleurs réversible jusqu'au dernier moment : Damien, 35 ans, se souvient avoir « intercepté » un gilet de son grand-père que sa mère destinait aux Petits frères des pauvres et, comme l'a observé François Hoarau sur son terrain à Emmaüs¹⁵, les hésitations et les renoncements sont fréquents lors du ramassage d'objets chez des particuliers. Les objets d'affection restent ainsi sur une lisière entre déchet et trésor, les sentiments à leur égard pouvant changer à tout moment.

13. K. Pomian, « Entre le visible et l'invisible », p. 42.

14. Entretien personnel du 26 février 1999.

15. F. Hoarau, « Trier, transporter à Emmaüs. Ethnographie, sens et sciences de l'action », p. 99.

L'abandon dans une déchetterie ou la vente sur un vide-grenier, « mode communautaire de recyclage des objets de peu¹⁶ », apparaissent ainsi comme un ultime espace transitoire entre public et privé, le lieu d'une dernière chance pour des objets d'affection qui gardent quelque influence émotionnelle. Ils pourront être accueillis par d'autres, comme chez Anaïs, réfugiée arménienne qui a laissé derrière elle toutes les traces de sa propre histoire et qui s'est reconstitué une nouvelle famille fictive grâce à divers portraits « adoptés » ; ou chez Monique qui s'est fabriqué un « authentique » grand-père grâce à quelques trouvailles¹⁷. Les objets ont perdu leur véritable histoire au profit d'un imaginaire. Jeter un objet peut donc être lourd de conséquence par l'effacement identitaire qu'il implique. Le risque de voir leur histoire ainsi détournée et falsifiée impose parfois des choix plus radicaux comme le feu, fréquemment utilisé pour détruire définitivement les papiers et les habits.

Une dépersonnalisation des choses : la boutique d'Édith

Faute de repreneur dans l'entourage, la trajectoire privée des objets d'affection peut s'interrompre sans que s'arrête vraiment leur histoire. Leur devenir devient alors un enjeu collectif. L'institution caritative en offre un exemple mais ne garantit pas le respect de leur valeur affective. La lisibilité publique des objets d'affection peut toutefois surgir d'une autre manière. Voyons comment.

Alertée par uneoureuse des antiquités, j'ai appris qu'une dame expose « des choses anciennes » mais refuse obstinément de les vendre. Sur la place de son village, une vitrine évoque le bric-à-brac d'un antiquaire (fig. 2).

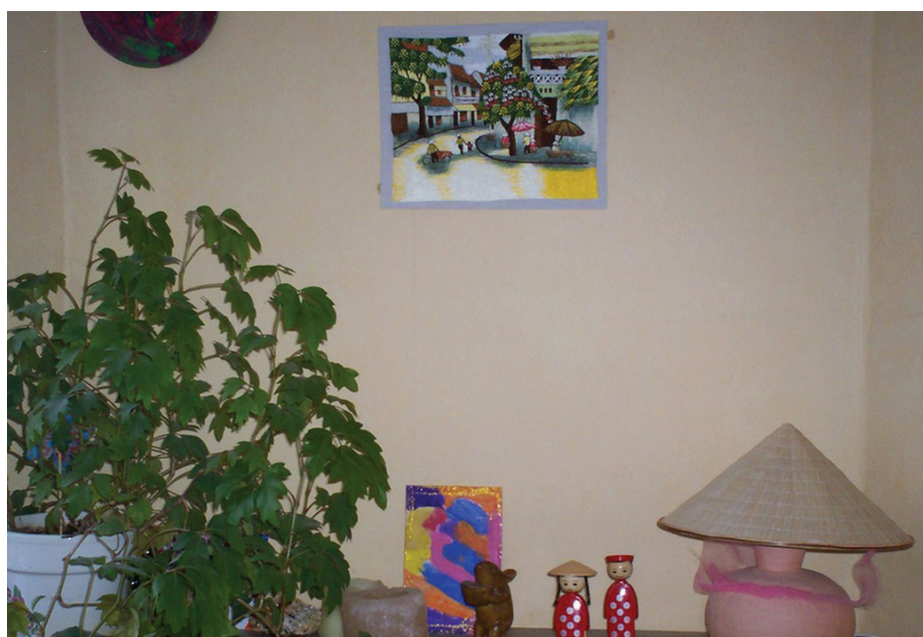


FIG. 2 – *La boutique d'Édith* © V. Dassié

16. O. Debarry et A. Tellier, « Objets de peu. Les marchés à réderies dans la Somme », p. 137.

17. Anaïs, 44 ans, a acheté sur des vide-greniers les portraits d'inconnus convertis en portraits de famille dans son décor domestique (entretien du 16 mars 2000). Monique, 52 ans, s'est inventé un grand-père à partir d'une photographie et d'une paire de lunettes chinoises chez des antiquaires (entretien du 15 mai 2002).

C'est la « boutique » d'Édith, 77 ans. Obligée de fermer son épicerie dans les années 1980, elle a eu l'idée de la remplir avec le contenu de son grenier : « ça a toujours été la même famille, donc on entassait dans les greniers et les placards au fur et à mesure que la mode changeait ». L'arrivée de l'électricité a ainsi rendu obsolètes les chandeliers et les lampes à pétrole ; les paquets de cigarettes ont conduit la balance à tabac dans un carton. Ces objets « qui ont bien 300 ans », dit-elle, servent désormais à « redonner vie » à sa boutique. Mais, comme chez Paulette, la filiation des objets au-delà des deux générations précédentes s'est perdue. Leur origine est incertaine et pour les dater Édith s'appuie sur des images qu'elle a pu trouver, comme celle d'un film sur Napoléon 1^{er} où elle a repéré des chandeliers à trois bougies identiques aux siens. Devenus anonymes, les objets des ancêtres sont entrés dans l'histoire collective. Ce n'est toutefois pas le cas de la petite lampe à essence dont Édith parle ensuite :

Édith : – Quand j'allais à l'école, il fallait pas que je me couche trop tard et ma tante me disait, tu vas au lit. Je prenais la petite lampe à essence en cuivre et je savais très bien comment il fallait faire pour passer dans les portes. Parce que quand on ouvre une porte, ça fait un courant d'air et automatiquement la lampe risque de s'éteindre. Alors il fallait la tenir d'une certaine façon, il fallait la tenir comme ça, pas comme ça. Quand on la tenait bien comme ça, ça allait très bien, ma lampe s'éteignait pas.

L'ethnologue : – Et vous l'avez exposée ici ?

Édith : – Elle non, elle est sur ma cheminée, là-bas, chez moi¹⁸.

La lampe à pétrole, associée à l'expérience personnelle, n'a pas sa place avec les objets de la boutique, anonymes et livrés aux regards des passants. Mémoire d'une maison dont ils évoquent le passé lointain, ancrés dans une histoire qui n'est plus strictement familiale, ces objets peuvent sortir de l'espace intime. Une fois détachés de leur propriétaire originel, ils ne sont plus liés à quelqu'un mais à la maison qui les a abrités, ils deviennent en quelque sorte inaliénables et acquièrent une valeur collective.

Se détacher pour l'édification des générations futures : le chiffon de Paulette

Au-delà de trois générations, les objets d'affection remisés dans un coin de la maison ont, comme il se doit, été oubliés et leur histoire échappe à leurs gardiens. Si la boutique-musée d'Édith reste un espace privé, son ouverture au public semble annoncer une transition patrimoniale. Paulette, qui n'a elle pas de descendants, a d'ores et déjà envisagé une solution plus radicale en confiant certains de ses objets à un musée de société.

Quelques années avant notre rencontre, Paulette a envoyé au musée de la Chemiserie et de l'élégance masculine situé près de chez elle un colis contenant une vieille chemise raccommodée et une lettre :

« Faut-il faire disparaître ce témoignage extraordinaire, incroyable mais vrai, de la manière acharnée dont nos aïeules raccommodaient ? [...] Ne faudrait-il pas montrer cela de manière anonyme et pittoresque pour l'édification, l'attendrissement et... l'amusement des jeunes générations¹⁹ ? »

Dans sa lettre, nous retrouvons les arguments qui font de ce vieux vêtement un témoin de l'histoire, idée héritée du projet fondateur de Georges-Henri Rivière et déclinée dans tous

18. Entretien personnel du 15 août 2001.

19. Paulette, lettre manuscrite datée du 12 avril 1995, musée de la Chemiserie et de l'élégance masculine, Argenton-sur-Creuse.

les programmes de muséographie ethnographique depuis les années 1930. Il s'agit de lutter contre la disparition de « toutes les caractéristiques ethnographiques locales²⁰ ». En tant que professeure d'histoire, Paulette a saisi dans ce vestige textile un indice de civilisation tout comme Alain Gauthier le fait à propos d'un autre objet du quotidien :

« Jeter un bouton c'est peut-être bouter toute une symbolique qui survit grâce à ce vestige extrait par pur hasard des poussières d'un grenier, ayant survécu au temps et à l'héritage, se proposant comme indice objectif d'une culture²¹. »

Paulette, comme le conservateur de musée, fait l'expérience d'une découverte extraordinaire dans l'attention à l'ordinaire. Revenons sur les circonstances d'une telle trouvaille. En cherchant un chiffon sous l'évier de sa cuisine, Paulette tombe sur une guenille de toile douce et amollie par l'usage. La fripe a tellement servi qu'elle est raccommodée de toutes parts. Elle sera parfaite pour cirer les meubles. Paulette commence à la déchirer pour en faire ce qui semble être sa destinée finale, un chiffon, mais elle interrompt son geste. Par une étonnante conversion du regard, elle vient d'identifier autre chose : elle tient entre ses mains le témoignage « extraordinaire, incroyable mais vrai, de la manière acharnée dont nos aïeules raccommodaient²² » et regrettant la déchirure, elle la raccommode aussitôt et envoie la chemise au musée.

Ce premier don au musée fait figure de test et si Paulette accepte de se séparer de ses « souvenirs », ce n'est qu'à condition d'avoir des garanties sur leur devenir. Faute de descendants, elle cherche qui pourra assurer leur pérennité et avant d'envisager d'autres séparations, il lui faut vérifier l'intérêt suscité par ses objets. C'est pourquoi elle en fait une analyse d'emblée muséographique. Pour cela, elle retient trois critères qui trouveront écho dans l'institution. L'objet doit avoir une profondeur temporelle suffisante, à savoir concerner la génération des grands-parents et bénéficier ainsi du statut d'ancien. Il doit apparaître typique d'un mode de vie révolu, d'un savoir-faire disparu ou d'une technique qui nécessite une dextérité particulière. Enfin, il doit être constitué de matériaux qui présentent un bon état de conservation ou sont assez rares, voire précieux.

Hors de ce cadre sociohistorique, une histoire moins prestigieuse et plus poussiéreuse est passée sous silence alors qu'auparavant, elle seule justifiait sa conservation domestique. Le musée apparaît donc comme un ultime recours, une alternative faute de donataire plus intime. La relation instaurée avec celui qui reçoit est importante puisqu'elle soulève la question de l'aliénabilité des objets d'affection. Le successeur désigné aura la charge du culte de l'affection²³. Aussi les biens personnels, avant tout biens de famille à l'heure de la transmission, sont-ils en priorité voués à rester dans la sphère privée. Mais faute de dépositaire respectueux dans le cercle familial voire amical, les objets les plus anonymes pourront sortir définitivement de la sphère privée²⁴. La surreprésentation parmi les donateurs de musée de veufs et surtout de veuves sans enfants ou héritiers qui confient des « souvenirs » reçus d'un oncle ou d'une tante sans descendants directs révèle toute la puissance de ces conditions.

Avoir des objets d'affection revient à établir une relation qui exclut tout rapport de propriété. L'attachement, résultat d'un « échafaudage de départ que chaque attachement

20. J. Jamin, « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ? », p. 54.

21. A. Gauthier, « Le regard muséal », p. 36.

22. Paulette, lettre manuscrite datée du 12 avril 1995, musée de la Chemiserie et de l'élégance masculine, Argenton-sur-Creuse.

23. A. Gotman, « Le vase, c'est ma tante. De quelques propriétés de biens hérités », p. 132.

24. O. Debary, dans *La fin du Creusot ou l'art d'accommoder les restes* (p. 141), souligne l'importance d'une telle « mise à part » à propos des déchets ménagers dans une dimension communautaire du tri : « Les déchets sont bannis, répudiés, mis à part dans des sacs « conçus à cet effet » [...] Des restes des choses, à ceux des humains, nous nous séparons ».

reconfigure²⁵ », crée un lien qui doit pouvoir être dénoué. Quand les objets ne trouvent pas preneur après la disparition de celui qui les a aimés et animés, quand toute histoire personnelle a été effacée, ils peuvent soit disparaître ou devenir inaliénables à jamais pour répondre à l'intérêt communautaire. Les musées accueilleront les fictions qu'ils autorisent alors²⁶. Mais qu'en est-il des objets plus intimes, ceux dont l'histoire n'a justement pas pu être oubliée ?

Le musée pour oublier : la robe de bal de Rose

Les objets d'affection personnels, ceux qui rappellent des événements à la fois intimes et essentiels du parcours biographique, comme la poupée de Paulette, quitteront plus difficilement leur gardien. Mais si le musée devient le seul espoir d'en assurer la pérennité et si leur conservation apparaît essentielle, ils peuvent franchir la porte d'une institution.

C'est ainsi que Rose, à 83 ans, décide un jour de donner au musée la robe de bal de sa jeunesse. Elle est superbe, intégralement recouverte de fine dentelle de coton blanche, sa traîne lui donne l'allure d'une tenue de princesse. Comme il s'agit d'une pièce « un peu exceptionnelle », l'attachée de conservation du musée contacté accepte aussitôt le don et emporte la robe. Quelques années plus tard, sollicitée pour un entretien, Rose ne voit pas l'intérêt d'en parler : elle préférerait la voir exposée au musée. Elle en retrace brièvement l'histoire. Nous voici replongés dans les années 1950, Rose travaillait à l'OCDE²⁷. Un bal prestigieux avait été organisé au château de la Muette, elle y était invitée. Quelques jours avant, elle s'était donc rendue dans une boutique des Champs-Élysées pour trouver une robe. L'épisode du bal semble féerique : il y avait « quatre salons magnifiques, qui s'ouvraient par de grandes portes, tout le monde était habillé, il y avait des robes et des smokings ». Les « salons étaient pleins » et Rose était superbe avec à son décolleté des orchidées offertes par son mari, se souvient-elle. L'événement semble avoir laissé le souvenir d'un plaisir intense, qui contraste avec l'amertume du présent : son mari est décédé et elle s'est retrouvée sans revenu, sa « vie a totalement changé ». Elle a donc emménagé chez sa sœur en Argenton où, remarque-t-elle avec regret, « il n'y a même pas de théâtre ». Deux mondes s'opposent dans ses propos : l'avant, la danse, la féerie, les voyages, les théâtres, les sorties et le maintenant avec la tranquillité maussade d'un bourg de province amarré aux rives de la Creuse. La princesse du bal paraît être redevenue une Cendrillon dans sa chaumière. De sa vie passée, il ne lui reste pas même une photographie car tout a disparu au cours de ses multiples déménagements. Les quelques meubles qui nous entourent et la robe entrée dans les réserves du musée semblent être les seuls vestiges d'une époque évoquée avec nostalgie et regrets. L'exposition de la robe à laquelle elle tient tant fait figure de nouvel événement glorieux et viendra dans une certaine mesure compenser toutes ces déceptions.

Quelques mois plus tard, une exposition est prête au musée. La robe de Rose en est devenue l'égérie puisque c'est elle qui a été choisie pour figurer sur les affiches placardées en ville et illustrer la couverture du catalogue d'exposition. Nul doute que l'exposition sera pour elle une grande satisfaction. Le jour de l'inauguration, ses impressions sont toutefois mitigées : « Je m'attendais à une exposition plus étoffée, plus dense », dit-elle. Quand je lui demande l'effet produit par la découverte de sa robe au musée, son verdict tombe comme un cou-

25. A. Hennion et G. Teil, dans « Le goût du vin. Pour une sociologie de l'attention » (p. 124), abordent la notion d'attachement à propos de la dégustation des vins.

26. B. Charpentier, dans « Musées fictions, musées d'artistes », aborde ce même rapport à la fiction chez les artistes lors de la mise en exposition de leurs œuvres.

27. OCDE : Organisation de coopération et de développement économiques.

peret : la robe de bal étiquetée à son nom dans l'exposition n'est pas la sienne. « Elle ne lui ressemble pas du tout », poursuit Rose, d'où sa déception. Pour le vérifier, je n'ai qu'à aller voir la photographie de « sa » robe, que, dépitée, elle a aussitôt apportée au musée. La différence entre la robe exposée et la sienne, retrouvée photographiée sur la princesse Margaret dans un magazine, est indéniable. Pourtant, la conservatrice est formelle : il n'y a jamais eu d'autre robe de bal dans les réserves, il n'y a pas pu y avoir de méprise. Qui plus est, experte dans l'analyse des détails d'un vêtement, l'attachée de conservation n'a pas eu le moindre doute en retirant la robe du pressing avant son entrée dans les réserves. C'était « exactement la même que celle de Margaret », insiste pourtant Rose. En regardant à nouveau la photographie, elle remarque toutefois quelques nuances : la sienne n'avait pas de guirlande en travers, elle était entièrement couverte de dentelle et le bustier tenait par deux bretelles symétriques à la différence de celle que nous avons sous les yeux. À l'exception du volume, tout dans sa description concorde en fait avec la robe exposée qui, accrochée pendant cinquante ans dans une penderie, a pu perdre son gonflant. Rose accepte donc de revenir au musée voir la robe. Elle apporte avec elle une orchidée en tissu « comme celle qu'elle avait glissée sur son bustier » (fig. 3). Là, devant une robe de bal figée et qui jamais plus ne dansera, face à ce flot de dentelle qu'elle n'ose désormais plus toucher, Rose murmure dans un souffle : « Je crois que c'est elle. »



FIG. 3 – La robe de bal de Rose © V. Dassié

En entrant au musée, la robe de Rose a été pratiquement vidée de son caractère au point de n'être plus reconnaissable. Franchissant cette porte, elle s'est séparée de ce qui en faisait un objet d'affection : la kinesthésie du bal, le mouvement des danseurs, la musique et la lumière des salons se sont évaporés. Elle a perdu « son identité²⁸ » car seule sa matière a été transportée au musée. Il ne reste donc à Rose qu'une fiction retrouvée dans un magazine, chargée de réactualiser les sensations d'autrefois. La robe est devenue un rêve, qu'une mémoire sélective et trompeuse a contribué à fabriquer. Elle peut alors devenir une « pièce »

28. P. Mairot, « Musée et technique », p. 131-138.

de musée, avoir son numéro d'inventaire, le « 2000.56.1 ». La fiche technique évacue la charge émotionnelle, l'objet n'y est plus qu'un vêtement, « robe » du genre « soirée », datée de « 1955 », en matière « coton », technique « dentelle », couleur « blanc ». Son utilisatrice était la « donatrice », qui l'a « portée à l'occasion d'une soirée organisée par l'OCDE (son employeur) au château de la Muette à Paris ». Tout est dit. Le musée a effacé le superflu. Figés dans un lieu pendant plus de trois générations, les « souvenirs » de famille ont chez Paulette comme chez Édith ou Rose perdu leurs prénoms. Les objets sans prénom n'ont plus la mémoire des individus qui les ont faits exister et peuvent prendre une valeur collective. À travers « la sédentarisation du souvenir²⁹ » que permet l'accumulation des objets d'affection dans la sphère domestique se joue une lente dépersonnalisation des choses qui, privées, peuvent devenir publiques. Ainsi, dans l'antichambre du don, cet espace encore privé où se joue le passage vers l'institution publique, le reste des âmes accrochées aux choses aimées doit être arraché par un puissant subterfuge qui les rendra anonymes.

Pour prendre sens sur le plan biographique et acquérir une valeur sentimentale, les objets subissent une dématérialisation symbolique. En tant que sémiophores, ils permettent de garder les traces des fondements biographiques d'un individu et apparaissent dissociés de toute relation à autrui. Pourtant, en tant que supports de discours et objets physiques, leur histoire peut être partagée et acquérir une portée sociale. Mais dans le regard d'autrui se joue également la dimension collective de l'objet. Au moment où sa conservation nécessite une transmission, les proches seront sollicités pour prendre le relais, à condition de faire preuve de suffisamment d'intérêt pour l'objet et d'en garantir la conservation. Faute de quoi, l'institution muséale s'offre comme une alternative possible. Pour ce recyclage communautaire de l'affection intime, il faut que l'objet soit vidé de sa charge personnelle et sentimentale. En faire un indice de civilisation implique alors une relecture qui contribue à en évacuer la portée émotionnelle au profit d'attributs susceptibles d'être reconnus par tous.

Résumé

Quand les objets domestiques prennent la valeur de précieux souvenirs, ils deviennent des objets que l'on ne peut se résoudre à jeter. S'ils n'ont en fait que peu de mémoire, ils n'en sont pas moins des petits riens à haute valeur symbolique pour celui qui les garde. Mais leur devenir peut un jour poser question. L'affection qui leur est portée conduit parfois leur gardien à voir dans le musée de société un ultime récipiendaire. L'objet personnel y sera alors le support d'une mémoire collective. Mais la mémoire qu'il solidifie s'avère là encore moins fiable qu'il n'y paraît. L'émotion qui contribue à la fabrication de ces témoins du passé les remplit plus d'oubli que de mémoire. Pour devenir les indices d'un collectif que l'institution patrimoniale pourra accueillir, il leur faut en effet perdre l'empreinte de ceux qui les ont aimés. L'article décrypte les rouages affectifs de la production d'une identité collective à laquelle contribuent ces objets du quotidien, et l'économie symbolique qu'elle implique.

29. S. Sagnes, *Racines et enracinement. Parenté et localité dans la France contemporaine*, p. 46.

Bibliographie

- BONNOT Thierry, *La vie des objets*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2002.
- BROMBERGER Christian et CHEVALLIER Denis, *Carrières d'objets*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999.
- CHARPENTIER Brigitte, « Musées fictions, musées d'artistes », *Pratiques*, n° 10, 2001, p. 84-102.
- DEBARY Octave, *La fin du Creusot ou l'art d'accommoder les restes*, Paris, éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2002.
- DEBARY Octave et TELLIER Arnaud, « Objets de peu. Les marchés à réderies dans la Somme », *L'Homme*, n° 170, 2004, p. 117-138.
- GAUTHIER Alain, « Le regard muséal », *Éthnologie française*, XXV, 1, 1995, p. 36-41.
- GOTMAN Anne, « Le vase, c'est ma tante. De quelques propriétés de biens hérités », *Nouvelle revue d'ethnopsychiatrie*, n° 14, 1989, p. 125-150.
- HALBWACHS Maurice, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 1994 [1925].
- HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997 [1950].
- HENNION Antoine et TEIL Geneviève, « Le goût du vin. Pour une sociologie de l'attention », dans NAHOUM-GRAPPE Véronique et VINCENT Odile (dir.), *Le goût des belles choses : une ethnologie de la relation esthétique*, Paris, éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2004.
- HOARAU François, « Trier, transporter à Emmaüs. Ethnographie, sens et sciences de l'action », dans JULIEN Marie-Pierre et WARNIER Jean-Pierre (dir.), *Approches de la culture matérielle. Corps à corps avec l'objet*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 97-106.
- JAMIN Jean, « Les objets ethnographiques sont-ils des choses perdues ? », dans HAINARD Jacques et KAEHR Roland (dir.), *Temps perdu. Temps retrouvé. Voir les choses du passé au présent*, Neuchâtel, musée d'ethnographie, 1985, p. 51-73.
- LEROI-GOURHAN André, *La mémoire et les rythmes*, tome 2 de *Le geste et la parole*, Paris, Albin Michel, 1964.
- LÖFGREN Orvar, « Le retour des objets ? L'étude de la culture matérielle dans l'ethnologie suédoise », *Ethnologie française*, XXVI, 1, p. 140-150.
- MAIROT Philippe, « Musée et technique », *Terrain*, n° 16, mars 1991, p. 131-138.
- MOULIN Raymonde, « La genèse de la rareté artistique », *Ethnologie française*, VIII, n° 2-3, 1978, p. 241-255.
- MUXEL Anne, *Individu et mémoire familiale*, Paris, Nathan, 1996.

POMIAN Krzysztof, « Entre le visible et l'invisible », dans *Collectionneurs, amateurs et curieux*, Paris, Gallimard, 1987 [1978].

SAGNES Sylvie, *Racines et enracinement. Parenté et localité dans la France contemporaine*, Toulouse, École des hautes études en sciences sociales, 2000.

ZONABEND Françoise, *La mémoire longue. Temps et histoire au village*, Paris, Presses universitaires de France, 1980.